

ABANDON

JOANNA POCOCK

TRADUIT PAR VÉRONIQUE LESSARD
ET MARC CHARRON



**MÉMOIRE
D'ENCRIER**

ABANDON

Joanna Pockock

ABANDON

Traduit de l'anglais par
Véronique Lessard et Marc Charron

MÉMOIRE D'ENCRIER

À la mémoire de Finisia Medrano
(1956-2020)

Le milieu de la vie nous frappe tous à un moment donné. Quand ma sœur Mary a eu 26 ans, se doutait-elle qu'elle mourrait à 52? Non, bien sûr. Ce qu'on appelle la crise de la quarantaine ou de la cinquantaine ne survient pas nécessairement au milieu de la vie, à moins de vivre jusqu'à 80 ou 90 ans ou au-delà – ce qui ne sera pas le cas de tout le monde. Cette « crise du milieu de la vie », il serait plus exact de l'appeler « ennui » (terme qui, j'en conviens, fait moins solennel). À un certain âge, on se lasse tout bonnement du train-train quotidien : se rendre au boulot dans un wagon bondé, préparer en toute hâte son enfant pour l'école, respirer les gaz d'échappement à l'heure de pointe, sortir le chien qui exige sa promenade. On se lasse de son espace de vie, de la lumière qui frappe tel mur de telle manière chaque après-midi. On ne supporte plus de regarder la même tache de ciel depuis son lit, de voir les cartouches de gaz hilarant s'amonceler dans le caniveau, d'entendre la plainte des contenants de poulet frit en polystyrène graisseux que le vent fait danser sur le trottoir après la fermeture des pubs. Et puis ces mêmes pubs, ils semblent bien ternes et ennuyeux, ou alors bruyants et violents. Il devient clair qu'on porte en soi plus de passé que d'avenir, que le connu est en voie d'éclipser l'inconnu. En panique, on planifie son évasion : en se mettant aux drogues psychédéliques, en adhérant à une nouvelle religion ou en abandonnant celle qu'on pratiquait jusque-là ;

on quitte son emploi, change de partenaire, se joint à une communauté polyamoureuse... avec la conviction de se diriger tout droit vers cette chose magique: la liberté. Peu importe sa forme, ce « milieu de la vie » arrive souvent dans un colis muni d'un bouton rouge vif portant l'inscription AUTODESTRUCTION.

Mon colis « milieu de la vie » est venu marqué, lui, d'un mot simple: MONTANA. Au fil des ans, mon mari Jason et moi avons visité le Nouveau-Mexique, le Nevada, le Texas, la Californie, le Colorado et le Wyoming, soit par plaisir, soit en raison de différents projets d'écriture ou de film. Nous approchions alors de la cinquantaine. Il était temps de quitter notre petit coin dans l'est de Londres. L'Ouest américain nous appelait.

Nous avons conçu un mécanisme d'élimination excentrique, mais efficace, pour déterminer exactement où nous irions dans l'Ouest, nous basant en partie sur les activités parascolaires qui s'offraient à notre fille alors âgée de six ans. Qui aurait cru que la seule activité à laquelle elle pouvait s'inscrire à Alpine, au Texas, était le cheerleading? À force de coïncidences et de recherches, nous avons arrêté notre choix sur l'allitérative Missoula, au Montana, et persuadé notre fille Eve que ce serait une Grande Aventure. Nous avons fait nos boîtes pour l'entreposage, rempli une valise chacun et quitté Londres. J'ai eu l'idée de nous débarrasser du superflu en nous limitant au strict nécessaire, au sens où l'entend Henry David Thoreau qui appelait le « nécessaire de la vie » ce qui, avec le temps, devient « si important à la vie humaine qu'il se trouvera peu de gens, s'il se trouve quiconque, pour tenter jamais de s'en passer¹ ».

1 Henry David Thoreau, *Walden ou la Vie dans les bois*, trad. de Louis Fabulet, Paris, NRF, 1922.

Pour Eve, il s'agissait surtout de jouets mous. Le personnage principal de sa ménagerie était un grand lapin appelé Lulu, qui arborait un cœur parfumé à la fraise. Les accessoires de Lulu remplissaient la moitié d'une valise. J'ai parfois eu à intervenir dans les choix de vêtements d'Eve. Elle n'avait jamais connu d'hiver nord-américain, alors j'ai subrepticement glissé des pulls et des chaussettes chaudes parmi ses maillots de bain et ses robes soleil.

Le processus visant à décider ce dont j'avais besoin et ce dont je pensais avoir besoin a constitué pour moi la première étape de ma libération du connu. J'ai commencé avec mes livres : *A Lady's Life in the Rocky Mountains* (*Une Anglaise au Far West : voyage d'une femme aux montagnes Rocheuses*) d'Isabella Bird, *The Writing Life* (*En vivant, en écrivant*) d'Annie Dillard, *Nature* (*La Nature*) de Ralph Waldo Emerson, *The Cincinnati Arch: Learning from Nature in the City* (*L'Arche de Cincinnati : apprendre de la nature à la ville*) de John Tallmadge, *The Significance of the Frontier in American History* (*De l'importance de la frontière dans l'histoire américaine*) de Frederick Jackson Turner et le guide de voyage *Moon* du Montana, cadeau de dernière minute d'un ami.

Les bagages de Jason n'ont pas été longs à boucler : son appareil photo, les romans qu'il était en train de lire et très peu de vêtements. Pour Thoreau, le « nécessaire de la vie » se limitait à la nourriture et au carburant. Le fait d'avoir des vêtements et un abri était « à moitié inutile ». Les quelques outils en sa possession à Walden Pond comprenaient un couteau, une hache, une pelle, une brouette, quelques lampes, du papier et l'« accès à quelques livres ».

Nous avons atterri à Seattle et passé notre première nuit au Kings Inn, le dernier motel du centre-ville, dans

une ville qui s'embourgeoisait rapidement – certains diraient depuis longtemps embourgeoisée. Nous avons loué une voiture et roulé vers l'est le lendemain matin, point de départ de notre nouvelle vie. L'idée que je me faisais de l'État de Washington comme figure luxuriante du Nord-Ouest Pacifique, avec ses forêts humides denses et impénétrables, s'est émoussée dès que nous avons atteint le sommet de la chaîne des Cascades. Pendant des heures, les vitres d'auto nous ont renvoyé un flou sablonneux de désert et d'armoise, qui a ensuite laissé place à des forêts d'un vert profond et à des buttes rocheuses à notre passage dans la pointe nord de l'Idaho, puis le paysage est redevenu clairsemé à notre arrivée dans l'ouest du Montana.

C'est par une journée étouffante de juillet que nous avons emprunté la bretelle de sortie de l'Interstate 90 pour descendre vers Missoula, une ville universitaire d'environ 65 000 habitants. Vue de haut, la ville était déconcertante. On aurait dit qu'une main géante avait lancé en l'air un tas de bâtiments, et les avait laissés là où ils avaient atterri. Missoula reposait maintenant dans le lit asséché d'un ancien lac glaciaire – son nom signifie « lieu de l'eau gelée » en langue salish. J'avais imaginé Missoula comme une jolie ville avec son anneau de montagnes et sa rivière serpentine, mais à notre approche, la réalité s'est révélée être loin de l'idylle que j'avais en tête.

Ma fille a lu le panneau « Five Guys Burgers and Fries » à voix haute, savourant la rime, alors que nous passions devant le fast-food, occupant un coin de rue à côté d'une haute enseigne de la société pétrolière Conoco. Je ne me souviens pas qu'elle ait dit un mot par la suite. Je pense que Jason et moi étions tous deux assommés par la chaleur intense, le soleil de plomb, le long trajet,

la signalisation géante, les routes larges, ce paysage d'objets et de bâtiments à la fois familiers (camions, magasins, maisons, routes) et pourtant, dans leurs détails, totalement étrangers.

Nous avons garé notre voiture de location au Campus Inn, qui semblait être le moins délabré des motels bon marché sur une bande d'autoroute à l'entrée de la ville. Les couvre-lits en fausse courtepointe dégageaient une vague esthétique d'inspiration campagnarde, vite sapée par une forte odeur d'insecticide anti-punaises de lit. Des reproductions décolorées de bernaches du Canada survolant des terres humides aux couleurs pastel étaient suspendues au-dessus des lits deux places.

Cette nuit-là, j'ai vu une sorte d'araignée à toile en entonnoir appelée en anglais « hobo » (araignée clocharde). Son corps avait la taille d'une pièce de cinq cents. Terrifiée, je l'ai regardée se promener le long de la plinthe. Jason et moi avons gardé le silence au sujet de l'araignée et sommes restés au lit avec Eve entre nous, à écouter les trains qui passaient devant le motel, leurs wagons chargés de charbon de l'est du Montana. Mes rares rêves étaient apocalyptiques et m'ont semblé s'étirer tout le lendemain. Bien contre mon gré, j'ai cédé aux supplications d'Eve et nous sommes allées nous baigner dans la piscine surchauffée du motel. Quelques jours plus tard, la direction a mystérieusement accroché un panneau « FERMÉ » sur la porte grillagée menant à la piscine. La bactérie E. coli s'était retrouvée dans l'eau, me causant une infection aux reins qui a exigé un séjour à l'urgence. Une facture que nous allions mettre des mois à payer.

Quand nous sommes montés dans la voiture après cette première nuit sans sommeil pour chercher un endroit où prendre le petit-déjeuner, le soleil plombait sans pitié.

Je me rappelle m'être dit : « Dans quelle galère est-ce qu'on s'est fourrés ? » Le Campus Inn serait notre demeure jusqu'à ce que la maison que nous avons louée soit libre.

Deux ans plus tard, nous sommes de retour à Londres et l'Ouest américain brûle. Depuis les années 1970, la saison des feux de forêt est passée de cinq à sept mois. La superficie des terres brûlées augmente également. Avant l'arrivée des Européens, les incendies étaient moins intenses, se déplaçaient plus lentement et avaient tendance à traverser les forêts tous les cinq à 20 ans. La végétation pouvait ainsi se régénérer. Le feu est un élément tellement naturel du cycle de vie dans l'Ouest que certaines essences en ont besoin pour se propager : les cônes des pins jaunes, des pins tordus, des pins gris et des séquoias géants ont besoin de températures très élevées pour que leurs graines se libèrent. Dès le début, les nouveaux colons de l'Ouest ont décidé que la meilleure façon d'assurer la sécurité de leur maison et de leur bétail était de réprimer continuellement le feu. Le résultat : les forêts, anormalement denses, sont devenues des poudrières géantes en raison des étés de plus en plus chauds et secs.

Plus d'un million d'acres au Montana brûlent dans 26 conflagrations distinctes. Au nord du 49^e parallèle, en Colombie-Britannique, 140 incendies font rage. Dans l'Idaho, 23 sont toujours en activité ; dans l'État de Washington, c'est onze. Seize incendies sont toujours actifs en Oregon, l'un d'eux a même traversé les gorges du Columbia, faisant tomber des cendres sur Portland. Quinze incendies ne sont toujours pas maîtrisés en Californie. Et un pompier vient d'être tué par la chute d'un arbre dans l'ouest du Montana ; à l'heure actuelle, on est loin de connaître tous les effets de l'inhalation de fumée.

Les forêts sont rasées une à une et les animaux meurent. S'il arrive que les prédateurs profitent à court terme des incendies pour s'attaquer à leurs proies en fuite, ce n'est pas toujours le cas. Ours, loups, bisons et wapitis sont brûlés vifs. Souvent, ce sont les jeunes qui ne peuvent s'échapper à temps. Parfois, un adulte retourne à sa tanière afin de se mettre à l'abri, seulement pour y suffoquer. De nombreux animaux sentent le feu avant les humains, mais leur réaction n'assure pas toujours leur survie. Les porcs-épics et les écureuils réagissent au danger en grim pant aux arbres, ce qui s'avère mortel dans un feu de forêt. Les grands oiseaux peuvent souvent s'échapper, mais les plus petits, qui volent bas, risquent d'être asphyxiés ou de mourir d'épuisement. Les espèces sans nul doute les plus touchées en cette nouvelle ère d'incendies monstres sont les poissons. L'eau utilisée pour éteindre les incendies ou la pluie qui arrive finalement – dans certains cas après des mois de sécheresse – entraîne les cendres vers les ruisseaux et les rivières. La matière particulaire dans l'eau douce peut s'infiltrer dans les branchies des poissons et les étouffer. Les ours dépendent du poisson, et l'effet domino des cendres qui pénètrent dans l'écosystème est évident. Les animaux fuyant les incendies et trouvant refuge ailleurs dans l'écosystème – un phénomène vieux comme le monde – sont désormais chose du passé. Où peuvent aller ces animaux alors que leurs habitats ont été morcelés, asphaltés, mis en chantier ou exploités pour leurs ressources jusqu'à disparition? Ils sont piégés dans ces forêts, attendant de brûler.

Mes amis de l'État de Washington m'écrivent pour me dire que leurs bagages sont prêts, en cas d'évacuation. Une amie proche et sa fille asthmatique ont quitté Missoula pour la côte de l'Oregon afin que la petite puisse respirer

plus facilement. Mon fil d'actualité Facebook déborde de questions sur les meilleurs masques pour filtrer les particules. Ces jours-ci, mes rêves sont remplis d'arbres en flammes.

Ces feux ne sont pas sans rapport avec le présent livre.

À Missoula, la proximité avec les montagnes, les lacs et les rivières me rapprochait de la Terre. Je sortais de chez moi et j'étais sur le mont Sentinel en moins de dix minutes. Tous les soirs, je jetais un coup d'œil dehors («oui, il y est toujours») avant de me mettre au lit. Impossible de vivre dans l'Ouest américain sans se sentir lié à la terre. À Londres, quand je regarde à l'extérieur, je vois des immeubles, des réverbères, des murs et des trottoirs. À Missoula, j'étais confrontée aux montagnes, au ciel et aux cerfs qui me dévisageaient par la fenêtre de ma chambre, leurs yeux parallèles aux miens.

Certains problèmes restaient à régler dans la maison que nous avons louée à Missoula : pas question d'y emménager. Nous avons signé le bail et remis un important dépôt de garantie, mais la maison n'était pas habitable. Après une bonne quantité de larmes et de disputes, nous avons convaincu les propriétaires de nettoyer l'endroit. Nous venions de quitter le motel, et je n'avais pas trop envie de servir d'hôte aux araignées ou aux infections rénales. Nous avons donc ouvert une carte et décidé de nous rendre à Butte, une ville d'environ 35 000 habitants à une heure et demie au sud-est de Missoula, sur l'Interstate 90.

J'étais tellement empêtrée dans les détails du déménagement que je n'avais pas vraiment songé à ce qui nous attendait à Butte. Nos voyages dans l'Ouest nous avaient habitués à une certaine configuration des villes :

les rues principales, les bâtiments aux fausses façades comme dans les films d'Anthony Mann, les commerces à un étage (ces magasins généraux omniprésents qui vendent des lacets, de la nourriture pour chiens, des bonbonnes de propane, du lait en poudre, des barres énergétiques), les restaurants avec leurs tabourets tournants et leurs comptoirs en formica, les bars avec leurs publicités néon de bière Coors ou Bud Light, les églises et les bungalows en bardeaux. Les rues de Butte, bordées de grands et beaux immeubles du dix-neuvième siècle, dont beaucoup étaient vides et à vendre ou à louer, m'ont surprise. Le quartier central de Butte, qui compte près de 6 000 bâtiments, est un site historique national – le plus grand des États-Unis – et ressemble davantage à un Manhattan ou à un Chicago du dix-neuvième siècle qu'à une petite ville du Montana.

En nous dirigeant vers Berkeley Pit dans la ville haute et en voyant l'étang toxique couleur turquoise, long d'un kilomètre et demi, formé par les eaux souterraines contaminées, nous nous sommes aussitôt rappelé que nous étions à des milliers de kilomètres de l'« Est ». Vestige d'une mine de cuivre à ciel ouvert, Berkeley Pit est la principale attraction touristique de la ville, en plus d'être le plus grand site Superfund du pays – en d'autres termes, un endroit contaminé par des déchets toxiques et que l'Environmental Protection Agency (Agence de protection de l'environnement, communément appelée EPA) a décrété comme étant un risque pour les humains et l'environnement.

Nous avons payé deux dollars pour traverser un tunnel surélevé jusqu'à une plateforme d'observation où, ébahis, nous avons plongé le regard dans cette solution d'arsenic, de cadmium, de zinc, d'acide sulfurique et d'un tas

de métaux lourds. De temps à autre, des sirènes retentissaient pour dissuader les oiseaux de se poser dans l'invitante étendue bleue d'eau contaminée. Les oiseaux qui s'y arrêtent ont l'œsophage corrodé et meurent dans d'atroces souffrances.

Alors que nous contemplions Berkeley Pit, une femme au haut-parleur racontait l'histoire de la fosse sur un fond de banjo enjoué. Nous étions sur le territoire des *Simpson* : les maisons avaient été rasées pour faire place à d'autres mines ! Et les gens étaient heureux de perdre leur maison parce que plus de mines signifiait plus d'emplois.

En arrivant à Butte par la route, on tombe sur un grand bac à fleurs en pierre de la taille d'un cercueil chevauchant deux piliers, en pierre eux aussi. Le bac est surmonté d'un panneau qui annonce :

BIENVENUE À BUTTE

La colline la plus riche du monde

De la fin du dix-neuvième siècle au début du vingtième siècle, Butte était en effet l'un des endroits les plus riches des États-Unis : au point de rencontre de deux plaques tectoniques à la ligne continentale de partage des eaux d'Amérique du Nord, le mouvement ascendant révèle de précieux métaux souterrains.

En 1882, les mineurs de Butte ont fait remonter à la surface plus de 4 000 tonnes de cuivre. Un an plus tard, c'était plus de 10 000 tonnes. C'est à cette époque qu'Augustus Heinze a fondé la Montana Ore Purchasing Company et vendait près de 1 000 tonnes de cuivre chaque mois. Le moment de la découverte de ces filons géants de minerai de cuivre était des plus opportuns : le téléphone et l'électricité prenaient justement leur essor. En 1896,

une section de huit kilomètres carrés de la ville comptait à elle seule pour plus du quart de la production à l'échelle mondiale et satisfaisait à plus de la moitié des besoins en cuivre des États-Unis. Heinze et ses concurrents Marcus Daly et William Clark étaient connus collectivement sous le nom des Copper Kings, et à eux trois ont fait de Butte la plus grande ville entre Chicago et San Francisco, et l'un des endroits les plus prospères en Amérique.

Toute la richesse de Butte allait remplir les coffres des Copper Kings, mais pour que leurs entreprises puissent continuer à croître, ils avaient besoin de travailleurs. La population augmentait de façon constante au tournant du vingtième siècle grâce à une main-d'œuvre provenant d'Italie, de Finlande, d'Autriche, du Monténégro, du Mexique, de Chine, de Cornouailles, du Pays de Galles et d'Irlande. Les habitants de Butte (un ami écrivain les appelle «Butticians²») vous raconteront comment les panneaux «Interdit de fumer» dans les mines étaient écrits en seize langues et comment au début des années 1900 il y avait plus de gens parlant irlandais sous les rues de Butte que n'importe où ailleurs à l'extérieur de l'Irlande.

Quatorze imposants chevalements en acier cha-peautent encore d'anciens puits de mine à Butte. Ces structures, aussi appelées «cadres de potence», servaient à faire descendre les ouvriers, les mulets et leur équipement dans les mines et à les faire remonter, chargés de minerai. Dominant les maisons closes, les magasins, les théâtres, les belles maisons en brique rouge et les bungalows plus récents, ces chevalements sont devenus une icône

2 Jeu de mots avec le terme *beautician* (esthéticienne), qui dérive de *beauty* (beauté).

de la ville, qu'on imprime sur des t-shirts, leur silhouette servant même de logo à une micro-distillerie locale.

Ces riches filons de cuivre ont fait de Butte une ville vallonnée. En remontant la colline pour nous faire une idée du plan de la ville, nous sommes tombés sur une petite place surplombant des trous béants dans le sol, vestiges de mines à ciel ouvert. Ce monument est dédié aux personnes tuées dans la catastrophe de Granite Mountain, l'accident minier en roche dure le plus meurtrier de l'histoire du pays. Le 8 juin 1917, un groupe d'hommes est descendu dans la mine pour inspecter un câble électrique débranché. Une lampe à acétylène a accidentellement heurté l'enveloppe huileuse de paraffine d'un fil, projetant ainsi du feu le long du câble et transformant le puits de mine en cheminée géante. Les 168 hommes qui y sont morts n'ont pas tous été tués sur le coup. Certains ont écrit des lettres à leurs proches alors qu'ils mouraient lentement d'asphyxie. Ce désastre, comme tant d'autres, fait partie intégrante de la mémoire collective de Butte. Ce que vous sentez à Butte, c'est qu'il s'agit d'une ville qui a survécu. Il s'y dégage une aura de ténacité. Après tout, c'est la ville natale du motard cascadeur Evel Knievel.

Jason et moi avons fantasmé à l'idée d'emménager à Butte. Les loyers bon marché et l'absence de prétention de la ville faisaient l'effet d'un tonique comparativement à Missoula, un lieu plus haut de gamme et plus cher. Mais on nous a répété à maintes reprises que l'eau contaminée de Berkeley Pit allait sans doute atteindre la nappe phréatique de la ville d'ici 2020. Butte, nous pouvions le voir, était une énigme merveilleusement montanienne: belle, désirable, compliquée et truffée de problèmes historiques.

Sur le chemin du retour vers Missoula, nous nous sommes arrêtés dans un restaurant de Wisdom³. Notre serveuse nous a raconté qu'elle avait échappé à une « mauvaise situation » dans l'Est et s'était arrêtée ici pour faire le plein. Le restaurant lui avait offert un emploi et, des années plus tard, elle était plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. Il s'agissait là d'une variante de l'histoire que nous allions entendre encore et encore.

On écrit sur l'expansion vers l'Ouest depuis que les Européens ont quitté les États « civilisés » de l'Est pour atteindre les avant-postes « sauvages » et « barbares » de l'Ouest. Frederick Jackson Turner a abordé la question dans « The Significance of the Frontier in American History », essai publié en 1893 dans la revue *The Atlantic*. « Le problème de l'Ouest, écrit-il, n'est rien de moins que le problème du développement en Amérique... Qu'est-ce que l'Ouest? Qu'a-t-il apporté à la vie américaine? Connaître la réponse à ces questions, c'est comprendre les traits les plus marquants des États-Unis d'aujourd'hui. »

Cette question et les réponses qu'elle suscite continuent de hanter les lieux. L'Ouest a de tout temps stimulé la réinvention personnelle. Historiquement, c'est là où se rendent les impatients, les dépossédés, les persécutés, les fugitifs, les perdus, les opportunistes et les spéculateurs en quête de rédemption et de réinvention de soi. Wallace Stegner, l'auteur et écologiste qui a fondé le programme de création littéraire à l'Université Stanford, où il a enseigné à Wendell Berry, Edward Abbey, Ken Kesey, Larry McMurtry et Thomas McGuane, a appelé l'Ouest « la patrie de l'espoir... une civilisation en mouvement,

3 En anglais, *wisdom* signifie « sagesse ».

poussée par le rêve». Mais il a aussi pris soin d'ajouter : « L'Ouest a eu le tour de déformer les habitudes bien équarries et de soulever les aspérités de rêves mis à nu. »

Comme toutes les régions des États-Unis, l'Ouest est riche sur les plans culturel, historique et géographique. Certaines caractéristiques lui sont toutefois spécifiques : l'espace et l'aridité. En 1878, le géologue et explorateur américain John Wesley Powell a défini l'Ouest comme la partie de l'Amérique située à l'ouest du 100^e méridien, définition géographique encore utilisée de nos jours. « En passant de l'est à l'ouest de cette ceinture, on est témoin d'une merveilleuse transformation », écrit-il.

À l'est, une luxuriante étendue d'herbe et de fleurs éclatantes... rend le paysage de la prairie magnifique. En passant vers l'ouest, l'herbe luxuriante et les plantes à fleurs brillantes disparaissent espèce après espèce ; le sol se dénude peu à peu ; seules subsistent quelques grappes d'herbe ici et là ; de temps en temps on aperçoit un cactus épineux ou une plante de yucca qui projette vers le ciel ses baïonnettes acérées.

Ces prairies, cependant, ont été surexploitées et ne sont plus luxuriantes. Et l'aridité à l'ouest du 100^e méridien s'étend de plus en plus vers l'est. L'aridité, dans ce contexte, signifie que les terres reçoivent à peine plus de 50 centimètres de précipitations par année et nécessitent une irrigation supplémentaire pour l'agriculture. La ligne de démarcation se déplace à mesure que l'Ouest s'assèche. Dans les années 1870, Powell considérait cette aridité comme un problème pour l'habitation humaine, allant jusqu'à exhorter le gouvernement américain à repenser la colonisation de l'Ouest et à élaborer un plan de gestion de l'eau et des terres qui tienne compte de la sécheresse

du sol. Les dirigeants politiques ont rejeté cette idée, la considérant comme un obstacle au développement. Ainsi l'Ouest, tel qu'on le connaît, continue à assécher ses aquifères et à vivre de ce qui semble bien être de l'eau à crédit.

L'histoire complexe, la littérature, la géographie, le vaste éventail de cultures et la mythologie créée et nourrie dans cette partie du monde ne sont pas des choses qui m'avaient traversé l'esprit. Ou du moins pas avant de me retrouver devant la porte d'entrée de notre motel à Missoula ce jour-là de juillet. Quelle réinvention espérais-je? Quel grain intérieur remonterait à la surface? Je n'étais pas là pour chercher ma fortune personnelle, prendre part à une métaphorique ruée vers l'or ou découvrir le sens d'autoréalisation, dit-on, si propre à l'Ouest. Je m'échappais, mais j'étais aussi en quête d'autre chose. Je ne savais tout simplement pas ce que c'était.

Chaque jour pendant mes deux années à Missoula, j'ai vu la lumière effleurer le mont Sentinel, cette petite montagne arrondie. J'ai appris à connaître la façon dont le soleil traversait ce bout de terre plissée aux nuances d'or en automne, lilas pâle en hiver, jaune beurre au printemps et d'un vibrant rouge orangé en été. Par cette montagne, chaque saison s'infiltrait dans mon corps. En hiver, la neige étendait sa blancheur pour se retirer au printemps. Pourtant, nos deux hivers à Missoula ont été doux (par rapport à la normale au Montana), et les stations de ski sont demeurées ouvertes de peine et de misère.

Quand je parlais à ceux qui vivent depuis longtemps dans l'ouest du Montana, ils me disaient que les rythmes saisonniers étaient désynchronisés. Cette désynchronisation, peut-être l'ai-je ressentie avec plus d'acuité parce

qu'étant originaire de l'Ontario – un endroit aux saisons distinctes, très semblables à celles du Montana – j'avais souvenir de la neige qui pendant les hivers de mon enfance montait jusqu'à la taille, neige qu'il fallait pelleter sans quoi la porte de la maison ne s'ouvrait pas. Je me souviens des longues journées d'été et des soirées d'automne belles à faire pleurer, où les feuilles changeant de couleur, dans les rayons du soleil couchant, semblaient s'embraser contre le ciel pâle. La fonte des glaces au printemps a gravé dans mes os la trame sonore de mars, avril et mai. Je ressentais la dislocation des saisons, qui basculaient hors de leur axe, dans mon corps.

Chaque hiver, les glaciers du parc national éponyme du nord du Montana rétrécissent. Sur les 150 que comptait le parc national de Glacier à la fin du dix-neuvième siècle, il n'en reste que 25. Et on estime qu'au cours des 20 à 30 prochaines années, tous les glaciers répertoriés aux États-Unis auront fondu. Sans glaciers, pas de ruissellement printanier. Sans ruissellement printanier, pas de rivières. Sans rivières, il n'y a ni irrigation, ni poissons, ni eau douce. Vous voyez le tableau. Ce n'est là qu'un exemple de la multitude de changements climatiques qu'on peut observer de ses propres yeux au Montana, et la situation n'est pas près de s'améliorer.

Scott Pruitt, le sceptique du changement climatique ayant brièvement servi sous Donald Trump à la tête de l'EPA (et ayant lui-même poursuivi l'agence quatorze fois alors qu'il était procureur général de l'Oklahoma), a annulé bon nombre des lois sur la protection de l'air et de l'eau adoptées par les gouvernements précédents. Une déclaration de Pruitt, faite juste après son embauche, aurait pu être prononcée il y a un siècle par les colons européens: « À mon avis, le véritable environnementalisme consiste en

l'utilisation des ressources naturelles dont Dieu nous a bénis.» La terre est là pour être utilisée et exploitée, surtout dans l'ouest du pays, où le pétrole, le gaz et les métaux précieux ne sont qu'à quelques forages de rendre très riches certains individus.

Si vous êtes un tant soit peu attentif, vous entendrez les débats au sujet des traités territoriaux conclus avec les Autochtones d'Amérique, les véritables gardiens d'une grande partie de l'Ouest. Nombre de ces traités ont été rompus et sont encore remis en cause, des traités dont l'annulation nie aux peuples autochtones (et par extension au reste de la population) l'accès à l'eau potable, le droit de chasser sans cruauté, de faire pousser la nourriture à l'état sauvage et de respirer de l'air pur.

L'Ouest américain est un poste d'observation de choix des enjeux qui apparaissent dans votre fil d'actualité. Ici, la terre, la nature sauvage, les feux de forêt, la sécheresse, les montagnes et les rivières s'imposent constamment à vous. Dans ce paysage, vous prenez conscience que vous êtes incroyablement petit, mais faites inéluctablement partie de la toile interconnectée de la vie. Cette idée que « tout est relié » a au fil du temps abondamment circulé parmi les adeptes du Nouvel Âge, mais déjà en 1962, l'écrivaine et biologiste Rachel Carson en parlait avec éloquence dans son révolutionnaire *Silent Spring* (*Printemps silencieux*), ouvrage qui a contribué à déclencher le mouvement écologiste mondial. « La végétation fait partie d'une toile de la vie où des liens intimes et essentiels existent entre les plantes et la terre, les plantes entre elles, les plantes et les animaux », écrit-elle. « Nous n'avons parfois pas le choix de perturber ces relations, mais nous devons le faire en faisant preuve de prévenance, avec la pleine conscience que nos actions peuvent avoir des répercussions

durables dans le temps et l'espace.» Le livre de Carson, malgré l'opposition farouche des grandes sociétés de produits chimiques, a fourni les arguments nécessaires pour bannir l'un des pires herbicides de synthèse existants : le DDT.

Son argumentaire, bien que nouveau pour la culture dominante américaine, était chose connue chez la majorité des communautés autochtones depuis des millénaires : l'idée que tous les organismes, petits ou grands, dépendent les uns des autres pour vivre. Luther Standing Bear, chef des Sioux Lakotas Oglalas, l'exprime ainsi : « Seul l'homme blanc trouvait la nature "sauvage", et pour lui seul la terre était "infestée d'animaux sauvages" et de "peuplades sauvages". À nous la terre paraissait douce; nous étions comblés des bienfaits du Grand Mystère. » Éleveur, pasteur et commerçant dans les réserves du Dakota du Sud, Standing Bear est mort de la grippe en 1939. Il a connu le massacre de Wounded Knee en 1890 où 250 à 300 Lakotas ont été tués, ainsi que 25 soldats. Standing Bear a accompagné le Wild West Show de Buffalo Bill Cody en Angleterre, un choix qui peut paraître contradictoire. Il a fini par devenir acteur à Hollywood et a plus tard écrit deux livres sur sa vie : *My People the Sioux* (*Souvenirs d'un chef sioux*) et *Land of the Spotted Eagle* (*Terre de l'aigle criard*).

Cette interdépendance de toutes choses dont lui et d'autres parlent est palpable. Tout comme le sont tous les liens brisés au sein de cette même interdépendance. Par exemple, les buissons de tamaris aux fleurs rose pâle ondoyant dans la brise comme des baguettes magiques au bout arrondi, qui couvrent de grandes étendues de l'Ouest, peuvent charmer l'œil du nouveau venu jusqu'à ce que celui-ci y regarde de plus près. Les buissons

de tamaris ont été introduits aux États-Unis au dix-neuvième siècle en tant que plantes ornementales. Ils se sont échappés dans la nature dans les années 1870 et se sont propagés à grande échelle depuis lors. En plus de puiser des centaines de litres d'eau dans le sol, les buissons de tamaris y rejettent du sel, le rendant inhospitalier pour la végétation indigène. Seules quatre espèces d'oiseaux se servent du tamaris comme nourriture ou habitat, tandis que des plantes indigènes peuvent héberger 154 espèces d'oiseaux par 100 acres.

Malgré l'évidence – espèces importées, forêts rasées, terre minée, rivières orangées –, il s'en trouve toujours pour réclamer une mine de cuivre à moins de 18 kilomètres de la dernière rivière aux eaux cristallines du Montana. Et il y a ceux qui considèrent que les terres fédérales leur reviennent de droit divin, qu'ils peuvent s'en servir comme bon leur semble, ceux pour qui un parc national est une source d'énergie inexploitée plutôt qu'un lieu où les quelques reliquats de nature sauvage doivent être préservés. Le Montana se présente au nouvel arrivant comme une sorte d'Éden, et de plusieurs façons ce l'est. Mais la réalité est bien plus compliquée.

Pendant 12 000 ans, les terres de l'Ouest américain étaient considérées comme un cadeau de la création, à partager entre tous. En 1810, le gouverneur William Henry Harrison (qui deviendra président des États-Unis pendant un mois en 1841) demande au chef Tecumseh de la tribu des Chaouanons de faire confiance au morcellement des terres de l'homme blanc. Tecumseh aurait dit :

Le seul moyen d'arrêter ce mal, c'est que les hommes rouges s'unissent et revendiquent un droit commun et égal à la terre, comme c'était le cas avant, et comme ce

devrait l'être aujourd'hui – car jamais elle n'a été divisée, et elle appartient à tous. Aucune tribu n'a le droit de la vendre, même pas les uns aux autres, encore moins à des étrangers... Vendre un pays! Pourquoi ne pas vendre l'air, la mer immense et la terre où nous posons les pieds? Le Grand Esprit ne les a-t-il pas faits à l'intention de tous ses enfants?

Ce n'est qu'après l'arrivée des Européens, avec leur agriculture, leurs animaux domestiques et leur sédentarité, que cet effort conscient de soutenir durablement la vie humaine et non humaine a été remplacé par l'idée de la propriété privée.

Cette mainmise sur l'environnement et le système de croyances qui la justifie sont incarnés par les actes de Cliven Bundy, éleveur mormon de Bunkerville, au Nevada, qui faisait régulièrement les manchettes à notre arrivée au Montana. Bundy a mené l'affrontement de 2014 contre les polices fédérale et d'État suivant son refus de payer les droits de pâturage de ses vaches sur les terres publiques, gérées par le Bureau of Land Management (Bureau fédéral de gestion des terres) ou le Forest Service (Service des forêts) – des droits qui s'élèvent à 1,41 \$ par unité animale par mois, une « unité animale » équivalant à une vache et son veau, un cheval, cinq moutons ou cinq chèvres. Son refus de payer des droits, somme toute modiques, met en évidence des motifs idéologiques plus que les seules nécessités financières.

Cliven Bundy, sa famille et nombre de ses partisans sont affiliés au Sovereign Citizen Movement, un mouvement peu structuré mais tentaculaire, dont les membres contestent la légitimité du gouvernement des États-Unis. Non seulement refusent-ils de payer des droits de pâture

à un gouvernement qu'ils ne reconnaissent pas, mais déclinent également de déclarer au fisc, d'immatriculer leurs véhicules ou de conduire avec un permis. Certains refusent d'utiliser le dollar américain. Leur désir de vivre « libres de toute contrainte légale » est une sorte de libertarianisme répandu dans les États de l'Ouest. Je vois un lien direct entre les colons pionniers du dix-neuvième siècle et les Bundy d'aujourd'hui. Selon cette mentalité, on devrait pouvoir élever sa famille et faire paître son bétail sans être ennuyé par l'État, tout en faisant tout ce qu'il faut pour protéger ses armes, sa famille et son Dieu – dans ce cas-ci un Dieu mormon – d'un gouvernement jugé tyrannique.

En janvier 2016, les Bundy ont pris part à un autre affrontement armé entre milices et employés fédéraux. La confrontation entre manifestants antigouvernementaux et forces de l'ordre avait pour contexte un écosystème fragile: le refuge faunique national de Malheur, dans le comté de Harney dans l'Oregon, un sanctuaire d'oiseaux de 760 kilomètres carrés créé par Theodore Roosevelt en 1908. Marais, rivières, étangs et lacs y sculptent le désert, les dunes et les prairies. Cet équilibre unique d'eau et de terre abrite plus de 320 espèces d'oiseaux aquatiques, chanteurs, échassiers et rapaces.

Au début des années 1900, le photographe William Finley a commencé à documenter les oiseaux des berges du lac Malheur et remarqué un déclin de leurs populations. Le pélican blanc, la grue du Canada, le cygne trompette et l'aigrette neigeuse s'étaient vu décimer par les chasseurs de plumes qui alimentaient l'engouement de la mode pour les gigantesques chapeaux à plumes. Les modistes du dix-neuvième siècle ne s'en tenaient pas qu'aux plumes: des têtes, des ailes, des oiseaux empaillés entiers finissaient

muets, l'œil fixe, perchés sur les chapeaux portés dans les salons de New York et de Londres. En 1910, Finley écrivait, dans un article paru dans *The Atlantic*, sa consternation d'avoir vu un duo de chasseurs de plumes anéantir toute une population de hérons blancs en un jour et demi à peine. « Malheur a vu beaucoup de massacres de ce genre, a-t-il écrit, mais aucun de cette ampleur auparavant. » C'est à la demande de Finley que Roosevelt a décidé de protéger l'écosystème de Malheur et ses populations d'oiseaux.

Pendant 16 000 ans, les peuples païutes ont vécu dans l'actuel comté de Harney et ses environs en harmonie avec les lacs, la terre et un écosystème diversifié, jusqu'à ce qu'ils entrent en contact avec les Européens à la fin du dix-neuvième siècle. Les Païutes ont été repoussés, par des colons avides et un gouvernement désireux de s'approprier les ressources de l'Ouest, sur la petite parcelle de terre qui constitue la réserve indienne de Malheur, dont les frontières ont été systématiquement réduites jusqu'à ce qu'on finisse par leur enlever leurs droits de chasse et de pêche. En 1878, on les a chassés de leurs terres ancestrales. Cet hiver-là, 550 hommes, femmes et enfants païutes ont parcouru 560 kilomètres jusqu'à leur nouvelle demeure, la réserve de Yakama dans l'État de Washington. Beaucoup sont morts en cours de route, de froid, de faim et de maladie. En 1883, on a autorisé les survivants à quitter Yakama et certains sont retournés à Harney. En 1972, un siècle après la répartition des terres ancestrales des Païutes à des intérêts privés, la réserve des Païutes de Burns, dans l'Oregon, a acquis un peu plus de 770 acres de terres près du refuge de Malheur dans le comté de Harney. En janvier 2016, le clan comptait 349 membres inscrits.

Peut-être en raison de l'importance écologique et historique du refuge de Malheur, Ammon, le fils de Cliven

Bundy, a cru bon d'en faire le lieu d'un nouvel affrontement armé avec le gouvernement. Les Bundy se sont rassemblés avec plusieurs groupes de militants à Burns, une ville de 2 800 habitants située à seulement 50 kilomètres au nord du refuge. Dans le stationnement d'un supermarché Safeway, les Bundy ont su provoquer une frénésie antigouvernementale suffisante pour mener à la prise de contrôle du refuge. Interrogé sur sa revendication des terres sur lesquelles s'étend le refuge de Malheur, Ryan Bundy a déclaré: «Nous reconnaissons également que les Autochtones avaient des droits sur ces terres, mais ils les ont perdus. Il y a des choses à apprendre des cultures du passé, mais la culture actuelle est la plus importante.»

L'une des étincelles ayant enflammé la colère des Bundy a été l'arrestation et la condamnation en 2012 de l'éleveur Dwight Hammond et de son fils Stephen, de l'Oregon, sur deux chefs d'accusation d'incendie criminel sur des terres fédérales. Une nouvelle condamnation des Hammond en 2015 a déclenché la fureur des membres du mouvement Sovereign Citizens et de leurs amis. Les Bundy y ont vu encore une fois la preuve d'un gouvernement injuste et punitif. Malgré le refus des Hammond de participer à la manifestation, les Bundy se sont fait leurs représentants, clamant que «Dieu n'approuvait pas ce qui avait été fait aux Hammond». Ils estimaient qu'il était de leur devoir de convoquer leurs relations au sein du Pacific Patriots Network, une organisation parapluie qui compte une poignée d'autres milices populaires, pour lutter contre ce qu'ils considéraient comme un verdict injuste envers les Hammond.

Des manifestants lourdement armés se sont emparés des bâtiments du refuge de Malheur et des terres avoisinantes gérées par le Bureau of Land Management

et le Forest Service. LaVoy Finicum, un ami des Bundy et leur porte-parole pendant l'occupation de Malheur, a déclaré au *Washington Post* qu'il devait « être très clair que ces bâtiments ne reviendront jamais, jamais au gouvernement fédéral ». Il a été abattu par le FBI peu après avoir fait cette déclaration, alors qu'il aurait fait mine de porter la main à son arme.

Dans mon esprit, l'occupation de Malheur cristallisait en grande partie ce qui se passait dans mon nouveau chez-moi de l'Ouest. L'un des organisateurs de l'occupation, l'électricien et vétéran de l'armée Ryan Payne, habitait juste à la sortie de Butte, à Anaconda. Les Bundy, méfiants à l'égard de ce qu'ils estiment être un gouvernement tyrannique, obstinés dans le refus de considérer la terre comme autre chose qu'un lieu de pâturage pour leurs troupeaux et instigateurs délibérés d'une conception anhistorique du cow-boy, se tapissent dans les coins les plus sombres du Montana. En creusant un peu, je finirais par les trouver. Je pourrais aller fouiller, non pas à la recherche de pierres précieuses, mais d'un minerai qui se fait bien plus discret sous la surface brillante de carte postale du Montana.

Après notre voyage à Butte, nous avons finalement emménagé dans la maison que nous avons louée à Missoula. J'ai réalisé peu après avoir déballé mes affaires que j'avais consacré presque toute mon énergie des derniers mois à m'occuper des détails matériels et de la paperasse que supposent un déménagement et la relocalisation d'un enfant de sept ans. Inquiète pour ma fille séparée de ses amis à Londres, j'avais confectionné des albums photo, colligé une série d'adresses, mis en place un système de correspondance, puis organisé son entrée dans une nouvelle

école, dans une ville si différente de celle qu'elle avait quittée. Entre faire du déménagement quelque chose d'amusant aux yeux de mon enfant et composer tant bien que mal avec les mille petits détails de la vie, comme me rappeler où j'avais rangé les attestations de vaccination qui lui permettraient d'aller à l'école publique à Missoula, j'avais oublié de penser à moi.

Après avoir accompagné Eve à l'école primaire Paxson par une journée ensoleillée de septembre, l'avoir serrée dans mes bras et avoir traversé la rue afin de me diriger vers notre nouvelle maison, je me suis retournée. Elle se tenait dans la file de sa nouvelle classe, avec son gigantesque sac à dos, parfaitement immobile, la colonne vertébrale toute droite. Tout dans son langage corporel criait : je suis terrifiée. Je me sentais comme une merde. Qu'avions-nous donc fait ? Je suis rentrée chez moi et me suis effondrée. J'avais bien un roman à écrire, mais je n'avais pas réfléchi sérieusement à ce que j'allais faire d'autre ici. J'ai erré sans but pendant plusieurs jours, inquiète de mon manque de détermination.

Et puis soudainement, Missoula a commencé à me rappeler Ottawa, la ville où j'avais grandi. C'était de mauvais augure. On me dit que, toute petite, je demandais souvent à mes parents quand on allait partir. Ma raison d'enfant ne pouvait s'imaginer vivre là. Ma ville natale était étouffante, conservatrice et banlieusarde. Je suis partie à 17 ans, tout de suite après mes études secondaires, et n'y suis retournée que pour assister à des mariages ou à des funérailles, et encore... Les raisons de mon antipathie viscérale pour cette ville remplissent à elles seules tout un livre. En fait, c'était là le roman que j'écrivais lorsque j'étais à Missoula. J'ai sombré dans une légère dépression, une alvéole plus qu'un abîme.



Valley Bible Community Church, vallée de Bitterroot, Montana

J'ai tenté d'isoler les détails qui faisaient que Missoula me rappelait la ville que j'avais fuie toutes ces années. La configuration des rues d'Ottawa et les choses affreuses qui m'y sont arrivées commençaient à me hanter plus concrètement, à se faire plus présentes. J'ai étudié les caractéristiques physiques de Missoula, comme s'il s'agissait d'un visage me rappelant quelqu'un que j'avais connu et qui m'avait fait du mal. Les panneaux de signalisation étaient ceux de toutes les petites villes, fixés sur des poteaux métalliques qui penchent. Enfants, nous les faisons tourner sur leur axe pour que les automobilistes se perdent, amusés par ce que nous pensions être une hilarante rébellion.

Comme dans beaucoup de rues de banlieue à Ottawa, les pelouses de Missoula s'étendaient jusqu'au trottoir. Puis il y avait une autre parcelle de gazon entre le trottoir et la rue. Je n'avais jamais vu ces bandes de gazon